

our le 1<sup>er</sup> lundi de l'espace de cette année, voici des extraits du livre *Climats de France*, de Marie Richeux (disponible à la médiathèque, il me semble que je l'avais donné à lire en année 1 aux actuel.le.s A4), en lien avec la [résidence du Parc](#) de Meudon-la-Forêt et [Climat de France](#) à Alger, construites par l'architecte Fernand Pouillon :

*Il songe aux carrières de Fontvieille dans le soleil couchant. La montagne ouverte comme un corps blanc. Les arbres sur la crête, et l'impression divine de sortir la construction de la nature elle-même. Il songe à la manière dont l'homme découpe le monde, et ce qu'il en fait. À la petite sauvagerie qu'il y a dans construire. Il pense à la pierre, lourde, par laquelle il remplace le béton, il pense à la vie d'une pierre. L'arracher à la montagne, c'est l'emprunter au temps. Fernand Pouillon veut emprunter au temps pour allonger la durée de ce qu'il bâtit.*

Marie Richeux, *Climats de France*, Paris, Sabine Wespieser éditeur, 2017, p. 24-25.

*Les ouvriers dorment dans le silence d'Alger. Les appartements qu'ils bâtissent de leurs mains, les cinq mille logements repensés sous le cagnard de l'été 1955, ils les habitent déjà. Ils sont les premiers hommes à en prendre la mesure, leurs corps déployés dedans. Leur pas, leur bâillement. À l'aube, certains prient, d'autres se désaltèrent à la petite fontaine du chantier, y font un brin de toilette. La guerre se glisse ici et là, dans les regards et les conversations. Fernand Pouillon visite régulièrement le chantier. Certains hommes y sont armés. Les arbres poussent dans la cité de « La Promesse tenue », pas loin. Ici, ce sont les revolvers. Alger bout. On demande la tête de Jacques Chevallier. La confiance est de l'eau dans le désert du Sud. La confiance, c'est fini. Fêtes fragiles, confiances friables, ça tire.*

*Un soir de printemps, Fernand Pouillon visite le site. Il est le seul Européen à la ronde. On le reconnaît, bien entendu. On chuchote sur son passage. Il traverse l'espace. C'est lui qui a pensé cela, ces grandeurs, ces ouvertures, la future fenêtre, le nombre de pas, les colonnes. Il marche, on le regarde. Il a sculpté cela pour le marcheur, pour celui et celle qui, après lui, marcheront là chaque jour. Il voit leur corps, il sent leurs yeux, les habitants sont déjà là, depuis le premier dessin, jusqu'au dernier ajustement. Les habitants, Fernand Pouillon veut leur offrir des sensations plus que des logements.*

Marie Richeux, *Climats de France*, Paris, Sabine Wespieser éditeur, 2017, p. 72-73.

*Toutes les musiques de toutes les époques jouent en même temps. Jamais on n'est dans un seul endroit à une seule date. Les rouleaux de mer s'écrasent contre les rochers de l'autre côté de la route. Le tissu léger de la tente laisse entrer le bruit, le tissu léger de mon corps laisse entrer le bruit, il me semble que les vagues se fracassent directement sur mes côtes. Le son est puissant, comme avant lui le son de l'orage dans la forêt dense, en plein après-midi, la course du tonnerre dans les montagnes, amplifié, déformé, menaçant, les éclairs si proches qui soulèvent de terre et font courir les ratons laveurs dans l'humus gorgé de pluie. Habiter ces moments-là, c'est accepter de n'en habiter aucun. C'est accepter d'être hors et en soi, sans distinction, parfaitement fébrile, surface transpercée. Les vagues parlent, l'écho parle, et je me débats dans une eau dont je ne reconnais pas la couleur.*

Marie Richeux, *Climats de France*, Paris, Sabine Wespieser éditeur, 2017, p. 231.